

LE SILLON.

Dans la plaine basse et onduleuse, mollement croulée entre les coteaux boisés comme une large tranchée claire dans la masse sombre des hautes forêts morvandelles, s'éparpillent trois ou quatre moulins le long de l'Yonne, naissant à peine, étroite et peu profonde, dont l'eau luit par places entre des verneaux; la ferme de Mai-Comte, toute blanche, s'éloigne des rives et de la route blanche qui les côtoie et semble, avec ses bâtiments trapus, garder jalousement le morceau de terre fertile arraché à l'événement de la forêt voisine.

Cette plaine de Mai-Comte est — d'un point de vue agricole — déficiente et agrandie, chaque année, par une famille de laboureurs, les Blandin, qui, de père en fils, courbés sur le sol, trouvant la glèbe, la fertilisant et l'ensemencant, vivent dans ce coin, satisfait et fier de leur œuvre.

Ce jour-là, vers quatre heures du soir, maître Blandin, sortant par la large porte cintrée qui donnait accès dans les cours de la ferme, s'en allait remplacer au manège de la charrue son premier bouvier, Bernard.

Celui-ci, appelé par la conscription, partait le soir même rejoindre, à Toulon, le bataillon d'infanterie de marine auquel il était incorporé.

Le fermier, sa grande taille un peu penchée, le pas lourd, s'attardant au guéret, regardait, au bout du champ, le laboureur qui, derrière son attelage de bœufs, traçait des sillons à travers la plaine nue, bientôt prête à recevoir les semences d'automne; une satisfaction muette dans les yeux clairs du maître, et sa figure s'épanouissait d'une joie constatant la perfection d'une besogne impeccable.

— Allons, Bernard, c'est fini de travailler mou garçon! lui cria-t-il de loin... Il est l'heure d'aller préparer ton bagage et de filer à Châteaux-Chinois prendre le train.

Le laboureur, modulant un lent appel à ses bœufs, s'arrêta comme à regret et, adossé à sa charrue, attendit que le fermier fût auprès de lui.

De petite taille, mais d'apparence nerveuse et robuste, le premier bouvier n'avait rien du Morvandau de haute stature, aux yeux bleus et à la barbe blonde; ses cheveux noirs, ses yeux très bruns et ses traits fins et réguliers indiquaient une race lointaine, plus affinée.

En ce moment, une tristesse assombrait sa physionomie un peu fièvre et il se taisait dans une attente inquiète.

— Tu es un fils de laboureur, Bernard, lui dit le fermier en lui posant amicalement la main sur l'épaule, et je ne retrouverai jamais un bouvier pareil à toi!...

— Alors, vous êtes content de moi, maître Blandin? — Certes, oui, garçon, et je t'assure qu'à la maison tout le monde est peiné de te voir partir!

Bernard réfléchit une seconde, puis, prenant une décision sabbatique: — Il faut dans ce cas que vous me pardonniez ma hardiesse, fit-il... Je pars pour trois ans, et moi aussi, tout seul, bien loin, j'aurai le regret de vous tons... Mais si j'empoisais une espérance, ce maître Blandin, je partirais content!

— Quelle espérance? demanda le fermier surpris... Revenir ici prendre la place? — C'est promis, fit le fils bien!...

— Non, maître; je voudrais plus que cela! — Il eut encore une hésitation, puis une flamme d'audace brilla dans son regard et la voix contenue, il reprit: — Tout petit, j'ai été élevé avec votre fille Etienne, j'ai vécu près d'elle... Je l'aime de toute mon âme... Je sais que je ne lui suis pas tout à fait indifférent et je vous demande si, à mon retour...

— Tu voudrais épouser Etienne, toi?... interrompit violemment maître Blandin, la figure rembrunie de colère et le regard dur: un "bouvier" sans son maille!...

— "Bouvier" veut une fortune, dit-on dans le pays, et vous savez bien que la terre, grâce à mes soins, rend deux fois plus qu'autrefois! reparti fièrement le jeune homme.

Je suis pauvre, c'est vrai, et ce n'est pas des quelques centaines de francs amassés son par son à votre service que je pourrais me vanter; mais, en travaillant pour vous, j'ai pris l'habitude de travailler pour moi... S'est-on assez occupé de votre bouvier quand il venait de Châteaux-Chinois avec des livres sous son bras!... N'empêche que maintenant vous êtes à qui veut vous entendre, on ne peut pas tant que vous deux fils eux-mêmes qui sont restés des années au collège!

— Coupses là! dit sèchement le fermier... Tu es un bon bouvier, un ouvrier précieux, intelligent, tout ce que tu voudras; mais je ne donnerai pas ma fille à un garçon sans père ni mère! Tu n'as même pas de nom! — Bernard... Bernard qui! — Quand l'Assistance publique t'a envoyé ici avec une bande de "petits Paris", si je t'ai accueilli à la maison ce n'était pas pour faire d'un bâtard le mari de ma fille!... Dieu merci elle peut compter sur d'autres parts!... Allons! je ne veux plus discuter ta folie!... Pars! Mais n'oublie pas que si tu reviens avec les mêmes intentions, ce n'est pas la peine de remettre les pieds à Mai-Comte!...

Le "bouvier", tout pâle, s'était redressé sous ces paroles de mépris. Une colère s'allumait dans ses yeux noirs et il dut faire un effort violent pour se contenir. Il quitta sa charrue, passa devant son maître, sans mot dire, et s'en alla à la tête de ses bœufs, qui relèverent leurs longs fronts tombés sous le joug en le reconnoissant.

C'étaient deux bêtes de cette race morvandelle endurantie et adroite qui disparaissaient un peu chaque jour, remplacées par les bœufs massifs du Charolais et du Nivernais; ramassés, l'encolure courte, ceux-là avaient une robe d'un rouge de pourpre avec quelques tâches blanches sur l'échine, comme des gouttes de lait tombées dans du sang.

— Adieu, Jousset!... adieu, Rougeot!... adieu, mes braves bêtes! disait tendrement Bernard en passant sa main sur le muñe gras des bœufs qui se tournaient de son côté quand il fut parti et dont les yeux calmes le suivirent à travers la plaine.

Maître Blandin avait saisi le manche de la charrue et achevait le sillon.

Quelques instants après, il s'arrêta, penché, le front plissé, et apercevant au loin, à la porte de sa ferme, Bernard qu'on apportait quelques domestiques; il s'arrêta sur le seuil et dit: — Etienne! fais ses adieux au jeune conscript.

Celui-ci dit repasser auprès du champ; son paquet à la main, il allait droit devant lui; mais avant de disparaître parmi les pentes boisées qui dominent l'entassement des toits de Châteaux-Chinois, il retourna la tête, souleva son large chapeau, et des mains s'agitèrent dans le groupe resté sur le seuil.

On ne le voyait plus, mais il entonna une mélodie morvandelle et sa voix claire chanta à travers la vallée: — C'était le roi dessus son pont, tenant sa fille en son giron: "Ma fille, quitte ce chevalier qui n'a ni maille ni denier!"

Enfin, vers les hauteurs, sous l'ombre noire des mélèzes et des hêtres, la voix s'éteignit brusquement, et le vieux fermier respira, délivré d'un danger qui fuyait.

Le départ du bouvier fut comme le point initial de courses épuisées qui jusque-là avaient épargné maître Blandin.

— Ses deux fils, un jour, se laissèrent de Mai-Comte et du labour de la terre.

C'était bien la peine, disaient-ils, d'avoir fait des études coûteuses pour peiner toute leur vie comme des manœuvres!... Le père était riche; il pouvait leur procurer des situations en rapport avec leur instruction!... Et puis, Paris les tentait!... Ils voulaient là-bas se créer une vie plus facile et plus large!

Maître Blandin raisonna, suppliant d'abord; puis, devant la décision de ses enfants, il perdit son sang-froid, se fâcha, leva la main, et les deux jeunes gens s'en allèrent!

À Paris, grâce à des parents qu'ils avaient retrouvés, l'aîné obtint difficilement une place de garçon de café avec l'espoir de prendre quelque jour une maison à son compte; mais il contracta des dettes, joua aux courses, perdit l'argent qui lui était confié, et, pour éviter au nom des Blandin la tache d'une condamnation infamante, le fermier remboursa, à la condition que son fils reviendrait.

Celui-ci promit, puis, une fois libéré, retenu par des habitudes funestes, on n'eût dit qu'il n'avait jamais parlé de lui.

Le second, plus sage, était entré comme employé dans une Compagnie de chemins de fer; il se crut satisfait parce que, au lieu de retourner la terre au fond d'une vallée humide, il jouissait des wagons nuds, confortables et des repas des messes et des femmes dans un hôtel confortable.

Maître Blandin fut malheureux. Il souffrit cruellement dans sa bêtise d'agréable et libéral qui veut transmettre à ses fils les champs des bœufs; il remuait sans cesse son intendant et s'enfermait dans une mélancolie noire. Les mercenaires, mal surveillés, prent de mauvaises besognes; les récoltes diminuaient; la terre avare se ferma.

Les dettes de l'aîné avaient épuisé le capital; il fallut emprunter.

Ce fut la débâcle lente, insupportable.

Cinq ans avaient ainsi passé. Etienne, dont le charme et la dot avaient d'abord attiré de nombreux prétendants, toujours impitoyablement repoussés en dépit de la volonté paternelle, se vit bientôt délaissée.

Maître Blandin lui reprochait souvent inutilement d'avoir gardé un inutile souvenir au bouvier. Un enfant du pays, revenu du Tonkin cette même année, racontait que Bernard, sergent médaillé, était resté à la base comme intendant d'une grande exploitation agricole; il était en train de faire rapidement fortune. Il avait oublié Mai-Comte et ne reviendrait jamais!

Mais la jeune fille répondait pas aux reproches du père; elle se contentait de sourire doucement, le regard perdu bien loin.

Un jour, des affiches couvrirent les murs de la vieille ferme; maître Blandin, abandonné par ses fils, découragé de voir son avenir sans issue, était à bout; il vendait une partie de son matériel et la moitié de ses champs!

Le jour de la vente, il partit avec sa femme et sa fille, ne voulant pas assister à la dispersion de toutes ces choses qui lui étaient si chères!

Il y avait là, dans la grande cour, les charrues, les herces, des instruments du bétail et, au premier rang, Jousset et le Rougeot, toujours solides, qui regardaient ébahis le cercle de curieux intéressés prêts à se partager les débris de maître Blandin.

Mais tous furent déçus. Il se trouvait parmi les acheteurs un petit homme brun, sec et nerveux, la figure mangée par une barbe noire et frisée et que personne ne se souvenait avoir vu au pays. D'une voix sèche, il mit sur le compte de son père, qui se rendait acquiescer du bétail, du matériel et des champs.

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

LE FUSIL ENCHANTÉ.

Oh! qui verrait le fusil du grand bey Sawa, verrait une merveille. Il a douze cerceaux d'or et douze cerceaux d'argent, et la croisée est incrustée de nacre, et, de la poignée, pendent trois houpes de soie rouge.

D'autres fusils ont des cerceaux d'or et des houpes de soie rouge; à Baniouka, les armuriers savent incruster la nacre. Mais on est l'ouvrier qui saurait chanter le charme qui rend mortelles toutes les balles du fusil de Sawa!

Et il a combattu le Delhi avec sa cotte de mailles à triples chaînons, et il a combattu l'Arnaute avec sa casaque de feutre garnie de sept doubles de soie. La cotte de mailles a été rompue comme une toile d'araignée; la casaque a été percée comme une feuille de platane.

Dawoud, le plus beau des Banioukas, attaché, sur son dos, le plus riche de ses fils; il est plus riche de ses parents; il est plus riche de sa ceinture de sequins; de ses douze fusils, il prend la plus sonore. Il partit de Baniouka le vendredi; il arriva le dimanche au pays du bey Sawa.

Il s'est assis, il a prétendu sur sa gazla, et toutes les filles l'ont entouré. Il a chanté des chansons d'amour, et Nastasia, la fille du bey, lui a jeté son bouquet, et toute rouge de honte, elle s'est enfuie à sa maison.

Et, la nuit, elle ouvrit sa fenêtre et vit, en bas, Dawoud, assis sur un banc de pierre, à la porte de la maison; et comme elle se penchait pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

— Vous ce gros homme, qui descend de la montagne, chargé de gibier et de plume, me chargeras-tu, exposé à l'orage, expirer à tes yeux?

Et, détachant sa ceinture de soie, elle se pencha pour le regarder son bonnet rouge est tombé de sa tête, et Dawoud l'a ramassé, puis, rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasia.

mier; mais l'amorce seule a pris feu, et le bey treaillait d'effroi. Et la balle de Dawoud a frappé Sawa au travers de sa cuirasse. Elle entra dans sa poitrine et sortit par son dos. Le bey soupira et tomba mort. Aussitôt, un noir lui coupa la tête, et la pendit, par sa monnaie blanche, à l'arçon de la selle de Dawoud!

Quand Nastasia voit la tête de son père, elle ne pleure pas; mais elle prend l'habit de son jeune frère, le cheval noir de son jeune frère, et dans la mêlée, elle cherche Dawoud pour le tuer. Et, quand Dawoud vit ce jeune cavalier, il dirigea contre lui son fusil enchanté.

Et mortelle, mortelle, fut la balle qu'il lui lança. La belle Nastasia soupira et tomba morte. Aussitôt, un noir lui coupa la tête, et, comme elle n'avait pas de monnaie, il lui ôta son bonnet et la prit par ses longs cheveux; et Dawoud reconnut les cheveux de la belle Nastasia!

Et il mit pied à terre et baisa cette tête sanglante.

— Je donnerais un sequin pour chaque goutte de sang de la belle Nastasia! Je donnerais un bras pour la ramener vivante à Baniouka!

Et il a jeté le fusil magique dans le puits de Vostiva.

On avait toujours cru, jusqu'à ce jour, que la plus petite république du monde était la République de Saint-Marin. Il n'en est rien. La plus petite république du monde, ce n'est pas la République de Saint-Marin. C'est la République de Tavolara. Elle est située en Italie, au nord-est de la Sardaigne, dans une île rocheuse qui s'appelle Terranova.

Telle est la nouvelle, curieuse assurément, publiée par les journaux. Ils ajoutent des détails. Ignorée généralement — on pour- rait même dire complètement — la République de Tavolara avait été, en l'année 1882, le théâtre de grands événements. Une révolution y avait éclaté à la mort du dernier roi. Ce monarque, nommé Paul Ier, appartenait à la dynastie puissante des Bardioloqui, et de tous temps, avait régné dans l'île.

Les Tavolariens, las de subir le joug de la tyrannie, retournèrent de reconnaître l'héritier de Paul Ier et, le 14 juillet 1882 — coincidence singulière — proclamèrent la République. Proclamation d'ailleurs, toute pacifique, et révolution exempte de lutte. Le vœux ne compte que cent soixante-dix habitants. Sur ces cent soixante-dix habitants — femmes, petits enfants et vieillards infirmes compris — trois seulement constituent la force armée. Ils portent un sabre, étant douaniers et, en même temps, agents de la force publique.

La République de Tavolara, comme toutes les républiques, petites ou grandes, est un président. Le mandat de ce président est fixé à dix ans. Le système électoral est le suffrage universel, et les femmes ont le droit de voter. Le président a une liste civile. Cette liste n'est pas forte, mais c'est une liste civile tout de même.

Telle sont les renseignements, concis sans doute, et cependant précis, publiés, ces jours-ci, par les journaux de Paris. J'ai lu, sans partir pour Tavolara. Je voulais connaître la plus petite république du monde ses mœurs, ses lois, son président, sa politique et ses coutumes. Je crus utile, néanmoins, de prendre quelques informations. Comment cette nouvelle était-elle parvenue à Paris? Qui l'avait donc répandue et quelle était son authenticité?

J'allai aux sources. La nouvelle avait paru, ces temps derniers, dans un journal allemand, le "Berliner Tageblatt". L'agence de Havas l'avait recueillie et l'avait insérée dans ses feuilles de traduction. Après quoi, les journaux de Paris s'en étaient emparés. Je connaissais la provenance, mais c'était insuffisant. Il me fallait savoir encore de qui, comment et de quand le "Berliner Tageblatt" tenait l'information. Les recherches, ici, furent plus difficiles. Elles furent aussi très longues. Enfin, non sans beaucoup de peine, je suis cette découverte qui atténue, je dois l'avouer, mon désir de visiter la République de Tavolara. Le "Berliner Tageblatt" n'avait fait que reproduire, presque textuellement, un écho paru dans le "Journal des Débats", en septembre 1897, c'est à dire il y a huit ans!

À son tour, le "Journal des Débats" avait emprunté la nouvelle à un "Magasin pittoresque", lequel l'avait prise... Arrivé à ce point, je n'ai point poussé plus loin mes recherches... Il y eût fallu une patience que je n'ai pas et les loisirs d'un amateur.

LA PLUS Petite République.

On avait toujours cru, jusqu'à ce jour, que la plus petite république du monde était la République de Saint-Marin. Il n'en est rien. La plus petite république du monde, ce n'est pas la République de Saint-Marin. C'est la République de Tavolara. Elle est située en Italie, au nord-est de la Sardaigne, dans une île rocheuse qui s'appelle Terranova.

Telle est la nouvelle, curieuse assurément, publiée par les journaux. Ils ajoutent des détails. Ignorée généralement — on pour- rait même dire complètement — la République de Tavolara avait été, en l'année 1882, le théâtre de grands événements. Une révolution y avait éclaté à la mort du dernier roi. Ce monarque, nommé Paul Ier, appartenait à la dynastie puissante des Bardioloqui, et de tous temps, avait régné dans l'île.

Les Tavolariens, las de subir le joug de la tyrannie, retournèrent de reconnaître l'héritier de Paul Ier et, le 14 juillet 1882 — coincidence singulière — proclamèrent la République. Proclamation d'ailleurs, toute pacifique, et révolution exempte de lutte. Le vœux ne compte que cent soixante-dix habitants. Sur ces cent soixante-dix habitants — femmes, petits enfants et vieillards infirmes compris — trois seulement constituent la force armée. Ils portent un sabre, étant douaniers et, en même temps, agents de la force publique.

La République de Tavolara, comme toutes les républiques, petites ou grandes, est un président. Le mandat de ce président est fixé à dix ans. Le système électoral est le suffrage universel, et les femmes ont le droit de voter. Le président a une liste civile. Cette liste n'est pas forte, mais c'est une liste civile tout de même.

Telle sont les renseignements, concis sans doute, et cependant précis, publiés, ces jours-ci, par les journaux de Paris. J'ai lu, sans partir pour Tavolara. Je voulais connaître la plus petite république du monde ses mœurs, ses lois, son président, sa politique et ses coutumes. Je crus utile, néanmoins, de prendre quelques informations. Comment cette nouvelle était-elle parvenue à Paris? Qui l'avait donc répandue et quelle était son authenticité?

J'allai aux sources. La nouvelle avait paru, ces temps derniers, dans un journal allemand, le "Berliner Tageblatt". L'agence de Havas l'avait recueillie et l'avait insérée dans ses feuilles de traduction. Après quoi, les journaux de Paris s'en étaient emparés. Je connaissais la provenance, mais c'était insuffisant. Il me fallait savoir encore de qui, comment et de quand le "Berliner Tageblatt" tenait l'information. Les recherches, ici, furent plus difficiles. Elles furent aussi très longues. Enfin, non sans beaucoup de peine, je suis cette découverte qui atténue, je dois l'avouer, mon désir de visiter la République de Tavolara. Le "Berliner Tageblatt" n'avait fait que reproduire, presque textuellement, un écho paru dans le "Journal des Débats", en septembre 1897, c'est à dire il y a huit ans!

À son tour, le "Journal des Débats" avait emprunté la nouvelle à un "Magasin pittoresque", lequel l'avait prise... Arrivé à ce point, je n'ai point poussé plus loin mes recherches... Il y eût fallu une patience que je n'ai pas et les loisirs d'un amateur.

LA PLUS Petite République.

On avait toujours cru, jusqu'à ce jour, que la plus petite république du monde était la République de Saint-Marin. Il n'en est rien. La plus petite république du monde, ce n'est pas la République de Saint-Marin. C'est la République de Tavolara. Elle est située en Italie, au nord-est de la Sardaigne, dans une île rocheuse qui s'appelle Terranova.

Telle est la nouvelle, curieuse assurément, publiée par les journaux. Ils ajoutent des détails. Ignorée généralement — on pour- rait même dire complètement — la République de Tavolara avait été, en l'année 1882, le théâtre de grands événements. Une révolution y avait éclaté à la mort du dernier roi. Ce monarque, nommé Paul Ier, appartenait à la dynastie puissante des Bardioloqui, et de tous temps, avait régné dans l'île.

Les Tavolariens, las de subir le joug de la tyrannie, retournèrent de reconnaître l'héritier de Paul Ier et, le 14 juillet 1882 — coincidence singulière — proclamèrent la République. Proclamation d'ailleurs, toute pacifique, et révolution exempte de lutte. Le vœux ne compte que cent soixante-dix habitants. Sur ces cent soixante-dix habitants — femmes, petits enfants et vieillards infirmes compris — trois seulement constituent la force armée. Ils portent un sabre, étant douaniers et, en même temps, agents de la force publique.

La République de Tavolara, comme toutes les républiques, petites ou grandes, est un président. Le mandat de ce président est fixé à dix ans. Le système électoral est le suffrage universel, et les femmes ont le droit de voter. Le président a une liste civile. Cette liste n'est pas forte, mais c'est une liste civile tout de même.

</